

XYZ. La revue de la nouvelle

Comme chuchotent les fantômes

Esther Laforce



Numéro 138, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90704ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laforce, E. (2019). Comme chuchotent les fantômes. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (138), 65–73.

Comme chuchotent les fantômes

Esther Laforce

IL S'ÉTAIT MIS À PLEURER. Tout aurait pu commencer ainsi. Moi, je riais devant les gags de la télé. Bye, bye, disions-nous tous gaiement à l'année qui venait de s'écouler, bye, bye 2017 ! Je ne pourrais plus vous raconter par le détail les sketches qui ont défilé à l'écran. Il devait bien y avoir un président et un premier ministre, un dictateur et une mairesse au grand sourire. Je me souviens vaguement de gens qui s'égosillaient en fuyant, rattrapés où qu'ils aillent par la neige, l'eau, le vent ou le feu. La terre a bien dû trembler quelque part en 2017, mais de cela, on n'a peut-être pas ri. Je ne sais plus, car les rires et les larmes qui m'ont occupée l'an dernier se sont effacés de ma mémoire. Il y a eu des journées courtes et d'autres plus longues, des moments fugaces et un peu d'ennui. Après, l'année était terminée.

Lui s'était mis à pleurer. Pendant près d'une heure, mon fils a été inconsolable, inondant mon épaule de ses larmes. Je ne savais pas quoi lui dire, et après quinze minutes, je n'ai plus su quoi faire. Il me disait qu'il aimait trop l'année 2017, qu'il ne voulait pas qu'elle soit finie. J'ai bien essayé de retrouver le chemin de son sourire, je lui ai demandé ce qu'il avait tant aimé de l'année écoulée. Je n'ai jamais su quoi. Le temps était passé, il ne reviendrait jamais, et mon fils en ressentait pour la première fois un sentiment de perte et de tristesse, celui que nous éprouvons tous à un moment ou à un autre. Je n'ai pas de meilleure explication.

Quand j'ai réussi à le coucher, longtemps, j'ai regardé la nuit par la fenêtre. Une angoisse a gonflé en moi, une vague d'anxiété qui apportait avec elle la certitude que c'était ainsi que les livres s'écrivaient et, avec eux, la vie : un enfant pleure, apparemment de la façon la plus irrationnelle qui soit, puis la fin du monde arrive. Mon histoire aurait pu commencer ainsi, et en me fiant à l'amour croissant que je portais en cette fin d'année aux poèmes et aux fictions d'Ingeborg

Bachmann, j'ai noté ces quelques mots sur du papier : *Was wird denn bleiben? / Que restera-t-il donc*¹ ?



Le lendemain matin, au premier jour de l'an, la grêle m'a réveillée. Le grésillement ressemblait aux tapotements que feraient des centaines de doigts sur la vitre. Doucement puis, quand le vent s'en mêlait, avec violence, les doigts murmuraient. Je croyais entendre le bruit de squelettes venus d'un autre monde pour se rappeler à ma mémoire. Ils me chuchotaient, dans une cadence variable, qu'ils avaient vu l'autre côté. Leur crépitement avait des accents légers ou pressés qui m'ont rappelé combien la régularité même du battement d'une horloge pouvait paraître, en certaines circonstances, discontinue.

Je me suis levée, j'ai marché vers la chambre de mon fils. Il avait ouvert les rideaux et, doucement, l'air concentré, sérieux, mais souriant en de brefs instants, comme en conversation, il pianotait de ses petits doigts sur la fenêtre, suivant le rythme des grêlons. « Les morts se lèvent », lit-on parfois dans les livres. Ou bien : « Les morts se réveillent », à moins que ce ne soit : « Les mortes veillent. » Comment l'écrire ?

J'ai cherché des mots et des images. Dans les cauchemars racontés par le personnage sans nom d'Ingeborg Bachmann, dans *Malina*, il y avait des filles assassinées. Les eaux d'un lac débordaient sur leurs corps, les recouvraient. Elles se levaient, sortaient de leur cimetière. Ces mortes ne pouvaient pas dormir, pas plus que le personnage de Bachmann.

Puis j'ai pensé à Etty Hillesum², à son *Journal* que j'avais lu au cours des mois précédents. Etty Hillesum, une fille assassinée pour qui le temps avait pressé, qui avait noté ses

1. Le vers « Was wird denn bleiben? / Que restera-t-il donc? » d'Ingeborg Bachmann est tiré du poème *Ängste / Angoisses*, p. 70 et 71 de *Toute personne qui tombe a des ailes. (Poèmes 1942-1967)* (Gallimard, 2015). Sur Ingeborg Bachmann, voir aussi : *Malina* (Seuil, 2008) et *Journal de guerre* (Actes Sud, 2011).
2. Sur Etty Hillesum, voir : *Une vie bouleversée : journal 1941-1943* (Seuil, 1995).

pensées pendant que la menace grandissait autour d'elle, autour de sa chambre d'Amsterdam, son repaire, là où elle étudiait et écrivait. Elle se préparait à la catastrophe en s'accrochant aux histoires qu'elle se raconterait lorsqu'elle reviendrait des camps. Rangeant ses livres et ses papiers, elle chassait l'inquiétude en ancrant de toutes ses forces le sentiment de bonheur en elle et en sentant le parfum des fleurs de jasmin pulvérisées dans son jardin par les trombes de juillet. Elle n'est jamais revenue.

Comment imaginer ce qui l'attendait ? Et comment raconter une histoire qui se tient avec en tête l'idée de son corps qui se consume ? Aucun écrit ne peut plus tenir en un seul morceau : c'est ce que m'enseignait Ingeborg Bachmann, avec tout le feu qu'elle versait dans des lettres que son personnage n'arrivait pas à terminer.

Étaient-ce les doigts d'Etty Hillesum que j'entendais à ma fenêtre ? Des doigts brûlés, grésillant comme de petites alarmes éteintes par la glace qui tombait du ciel.



Je n'ai jamais aimé le bruit de l'eau qui coule. Lors des orages d'été, la pluie torrentielle inonde le drain qui traverse ma maison de haut en bas. J'évite alors d'aller à la salle de bain, où j'entends distinctement le flot se déverser derrière le mur. Quand j'ouvre un robinet, mes muscles se crispent au bruissement de l'eau et je sursaute au grondement que déclenche l'ouverture de la valve dans le tuyau. Il y a longtemps, un jour de grand froid, une conduite d'aqueduc a éclaté devant chez moi. J'ai regardé le geyser qui sortait de la rue en me bouchant les oreilles. Je tremblais en essayant de ne pas entendre le rugissement de la pression qui projetait des masses d'eau dans les airs. Un été durant la nuit quand j'étais plus jeune, j'ai été réveillée par un léger clapotement. En ouvrant la porte du sous-sol, j'ai vu une eau noire et nauséabonde qui montait. Les égouts avaient refoulé. Cette nuit-là, mon malaise a augmenté jusqu'à la nausée.

J'ai voulu affronter ma peur et l'exprimer, en écrivant un récit rempli d'eau, une histoire dont les phrases auraient été arrosées, aspergées de bout en bout, où des liquides se seraient répandus partout. Comme les larmes de mon fils sur mon épaule ce soir du 31 décembre, comme les cadavres noyés des filles de Bachmann, comme les trombes de juillet dans le jardin d'Etty Hillesum, comme cette grêle qui crépitait à ma fenêtre ce premier jour de l'an.

Mais dans les premiers jours de janvier de cette année, il y a eu une coupure d'eau dans ma maison. Nous avons passé une journée à ne pas pouvoir ouvrir les robinets. Une journée, ce n'est pas si terrible, ce n'est pas grave, et pour dire vrai, j'étais presque contente, mais à partir de ce moment, je suis devenue sourde et indifférente à tous les égouttements, clapotis ou ruissellements dans ma maison. L'eau a recommencé à couler après la coupure. Comme toujours, je me lavais, je faisais la vaisselle, je remplissais ma bouilloire et je buvais du thé, mais j'étais désormais attentive à un autre son que celui de l'eau qui s'agite et qui clapote. Ce son nouveau ressemblait à une radiation lointaine. Je l'entendais dans le silence de ma salle de bain, surtout la nuit. C'était une plainte aiguë et métallique que j'imaginai sortir de profondeurs invisibles, juxtaposées à la présence des choses qui m'entouraient.

Un soir, dans la semaine qui a suivi la coupure, j'ai collé mon oreille sur le serpentín de mon calorifère à eau chaude qui se trouve sur le mur à côté du cabinet de toilette. Là, le gémissement prenait en force. Je l'ai écouté de longues minutes. Je suis ensuite allée me coucher, comme hypnotisée. Dans mes rêves, la plainte a grossi. Elle s'est transformée, elle est devenue un sifflement semblable à ceux qu'entendait la femme sans nom de *Malina*. Dans ses cauchemars, il y avait aussi et surtout son père, un père assassin qui détachait un à un les tuyaux couvrant les murs de la chambre sans porte dans laquelle elle était prisonnière. Du gaz s'en échappait. Elle étouffait, laissée seule et sans défense contre

sifflaient et grinçaient, et dans mon cauchemar, c'était Etty que je voyais, le grincement devenait suraigu, il augmentait, toujours plus fort. Dans la chambre qui l'a vue mourir, les bruits des tuyaux faisaient éclater le sens, ils dessinaient une rupture dans le cours normal des choses.



Le lendemain, mon garçon et moi étions au sous-sol pour ramasser des bricoles. En voyant le boyau d'arrosage empoussiéré qui traînait dans un coin, il m'a dit combien il avait hâte de s'amuser à s'envoyer de l'eau cet été, à traverser les longs jets projetés dans les airs par l'arroseur à pelouse. Je lui ai dit en marmonnant : « Oui, oui, ça va être amusant ! » J'aurais dû lui prendre la main, me mettre à sautiller d'impatience avec lui, appeler l'été encore si loin. J'aurais pu m'accrocher à la ronde de joie que nous aurions ainsi formée, car je pouvais désormais oublier ma peur de l'eau qui jaillissait avec éclat. Mais je ne pouvais penser à rien d'autre qu'à cet air strident qui faisait résonner les tuyaux de ma maison, comme en sourdine, la nuit.

Bientôt, un autre bruit s'est mis à m'obséder, un bruit blanc qui hantait mon salon. Les haut-parleurs de la télévision ont commencé à laisser entendre, par intermittence et de façon irrégulière, un léger chuintement métallique, et ce, à toute heure du jour et de la nuit. En étant attentive à ces deux sons, j'en suis venue à penser qu'ils se répondaient et que des choses émanant d'un autre temps se parlaient et se murmuraient des signaux secrets dans ma maison.

Je n'ai jamais voulu écrire un scénario de film d'horreur ni un roman de science-fiction. Mais il devait y avoir des fantômes dans mon histoire, cela ne faisait pas de doute. En écoutant ces bruits, en tentant de décoder les messages qui étaient communiqués dans ma maison, j'essayais de découvrir comment faire pour écrire les événements qui s'annoncent, ce qu'ils amènent avec eux, ce qu'ils provoquent, sous quelles formes ils se répètent et comment ils s'oublient.

Je me suis souvenue des photos de Robert Polidori : une maison en Louisiane, salie, noircie après les inondations. Les coulisses laissées par la boue sur les murs séchés. Il y avait aussi l'intérieur des édifices à Tchernobyl, avec cette matière rose qui pendait de partout. Je me suis inventé un paysage sonore à l'image de ces photos. J'entendais tinter des alertes comme si des catastrophes, fortes de la réverbération de leur empreinte sonore, étaient sur le point de se répéter. J'ai compris ce qui se passait dans ma maison : elle vibrait comme une chambre d'échos des mots qui commencent à se dire, des rumeurs qui s'écrivent, toujours à nouveau.



Je me suis couchée un soir après que des experts, dans les médias, avaient averti la population qu'il fallait déneiger les toits des maisons. Sur le mètre de neige déjà accumulée allaient s'abattre en effet dix millimètres de pluie verglaçante, suivis d'encore vingt centimètres de neige, qui allaient peut-être aussi tourner au verglas. Après, un froid sibérien allait s'engouffrer sur nos latitudes, transformant toutes ces précipitations « en un véritable bloc de béton », c'étaient leurs mots. Mon toit menaçait de s'effondrer sous le poids de l'eau gelée.

Les craquements ont commencé durant la nuit, s'ajoutant dans mes rêves aux souvenirs des pleurs de mon enfant, au grésilleme nt du verglas, aux impressions que me laissaient le sifflement dans les tuyaux et les chuintements des haut-parleurs dans le salon. Dans un de mes rêves, j'ouvrais la porte d'une immense garde-robe située dans les combles d'une maison que j'habitais avec ma famille. Des coulées de peinture pouvaient se voir sur les murs. En fait, la peinture coulait activement devant moi, par grandes vagues, emportée par un déluge qui venait du toit. Je me suis tournée pour avertir quelqu'un. Ingeborg Bachmann était là. Je lui ai dit : « Je te confie mon enfant, Ingeborg. Il t'aidera à panser tes brûlures. Je lui donnerai tes livres. Moi, je dois descendre

se mettent à chanter. » Quand j'ai atteint la cave, j'étais seule, il ne restait plus que des cendres et le grondement de la fournaise qui me terrifiait lorsque j'étais enfant. Mais dans mon rêve, je n'avais plus le choix : je devais me cacher derrière elle pendant que le déluge emportait le reste de la maison et que la terre craquait sous moi.

Je me suis réveillée avec la radio, programmée pour s'allumer toute seule à une heure bien trop matinale. C'était congé et j'avais oublié de la désactiver. On y lançait un message d'alerte : « Ramassez tout ce que vous pouvez ! Mettez-vous à l'abri ! Tous aux bunkers ! » Le message a duré plusieurs secondes, pendant lesquelles j'ai cru que les dirigeants du monde s'étaient énervés pour de bon. Je me suis levée d'un coup, mes jambes ont tremblé, les animateurs à la radio ont ri. J'ai compris qu'on diffusait un document d'archives. Un enregistrement du temps de l'après-guerre, quand on attendait encore le pire, comme si des choses totalement terribles ne s'étaient pas déjà passées. C'était un document de l'époque de Bachmann, quand elle écrivait sur les avions qui ne cessaient d'atterrir et de décoller à Berlin. C'était le temps de la Guerre froide et on devait supporter d'épuisantes craintes dans cette ville, car même ici où il ne se passait pas grand-chose, on se sentait obligé d'enregistrer des alertes à la catastrophe nucléaire, au cas où.



Le toit de ma maison a craqué durant toute la journée qui a suivi. Il émettait des bruits secs, forts et terrifiants, qui nous surprenaient au détour de courts moments de calme, à moitié assoupis sur nos lits ou sur la berceuse, un livre à la main. Nous avons dû sursauter une centaine de fois entre le matin et le soir. Ces craquements n'avaient rien à voir avec les crépitements, les murmures et les chuchotements de la grêle, du verglas, des tuyaux et des haut-parleurs. C'était bien plus agressif. Si les choses s'étaient aggravées, il m'aurait fallu prendre des moyens radicaux et fuir pour nous protéger.

Mon fils pleurait beaucoup. Je crois que, d'une certaine façon, il trouvait avec ses sanglots la force de résister au malheur qui nous menaçait. Quant à moi, pendant que le toit tonnait, je tentais de ne pas ouvrir la porte aux récits de ruines qui forçaient mon imagination et je me laissais dériver vers les enseignements du vieil Héraclite. J'avais retenu, il y a longtemps, qu'on ne se baigne jamais deux fois dans les mêmes eaux. J'attirais à moi cette idée du mouvement continu de la nature en me consolant à la pensée que peut-être se trouvait là un moyen d'échapper à l'éternel retour du même. Ces réflexions m'apaisaient, mais mon corps, soumis aux pires effets de mon cycle menstruel, me laissait exsangue, incapable d'opposer des idées tout à fait claires à la glace qui nous enserrait. Mon ventre brûlait, et n'était-ce l'ibuprofène que je consommais à doses inquiétantes, je crois que je me serais vidée de mon sang.

Je repensais à Etty Hillesum qui s'en faisait beaucoup pour son corps. Elle se trouvait trop souvent malade et s'épuisait à marcher quand les lois raciales lui interdisaient d'utiliser les transports publics. Elle en était gênée et voulait en faire un secret devant ceux qu'elle aimait, mais surtout, elle craignait de ne pas pouvoir tenir trois jours dans un camp de travail avec un corps aussi faible. Je m'étais toujours dit la même chose à propos de mon corps. Je n'ai jamais eu à me préparer à une épreuve semblable, mais j'ai souvent craint que des drames impossibles à raconter se reproduisent. Je n'y aurais pas survécu. Je me voyais comme la femme sans nom de Bachmann, disparaissant dans la faille d'un mur, incapable de supporter les crimes des hommes.

Mon toit finit par lâcher un dernier craquement. Une fissure se dessina d'un bout à l'autre du plafond de ma chambre. Avec mon enfant, nous feuilletions un livre pour apprendre à lire les heures sur une horloge et nous avons levé la tête alors qu'une fine pluie de poussière nous tombait sur le nez. Le regard fixé à la fissure, j'ai embrassé mon garçon tout sanglotant en murmurant : « Voilà, c'est terminé. »

Le temps passe ou se répète, occupant l'espace comme chuchotent les fantômes. Dans les heures qui ont suivi le retour du silence dans ma maison, j'ai peu dormi, je n'ai pas écrit, mais j'ai beaucoup lu, parcourant les mots comme on retrace des lieux épargnés par le feu.

Avant que tout ne s'achève pour elle, Etty Hillesum traduisait *L'idiot* de Dostoïevski et mémorisait l'œuvre de Rilke, se ficelant au bonheur que lui apportaient les études. La chambre à gaz ronflait, loin d'elle, et la menaçait déjà. Dans son *Journal de guerre*, Ingeborg Bachmann racontait que les bombes pleuvaient dans son jardin, pendant qu'elle lisait au soleil, écœurée de la peur et des bunkers. Elle n'était à cette époque qu'une enfant qui allait, plus tard, déposer la joie dans ses poèmes comme un rêve impossible. Sans doute est-ce ainsi que tout cela doit finir: superposer au monde réel l'horizon d'une utopie obligée.



J'ai raconté à mon enfant comment, lorsque j'avais son âge, je m'étais construit une maison avec tous les livres que j'avais trouvés dans la bibliothèque de mes parents, sur les tables de chevet de leur chambre, dans des boîtes serrées au fond des placards et même dans les armoires de cuisine. Tous ces livres emboîtés formaient un abri sous lequel j'avais voulu passer la nuit. Mais quand j'ai tenté de convaincre mes parents de la solidité de ma maison, notre chat a sauté sur ma construction et le tout s'est effondré dans un vacarme duquel le pauvre félin s'est extirpé d'un bond, les poils hérissés.

Mon garçon, attentif à mon récit, a pouffé. Les murs et le plafond de ma chambre rénovée ont fait ruisseler ses éclats de rire par grandes cascades cristallines. Les craintes et les tristesses qui nous avaient habités durant l'hiver se sont tues et apaisées depuis. Ces éclats de rire, je les entends encore parfois quand, seule et silencieuse, il ne me reste que quelques mots à franchir avant la fin de la nuit.